

Banana, — le Bas Fleuve, — Boma.

Du 29 août au 6 septembre.

Me voici au Congo, à l'entrée du Grand Fleuve! Celui qui dépasse tous ceux du monde pour le volume des eaux restituées à l'inépuisable et toujours renouvelé réservoir des mers. Au Congo! par hasard, par cet abandon de la volonté à la poussée des circonstances, que j'aime comme le moins trompeur des guides au cours de la vie mystérieuse et fluctuante que nous croyons diriger et qui nous dirige, goguenarde et cruelle comme un enfant, dans ses fatalités cosmiques. Car, vraiment, je ne pensais, au départ, qu'à chercher quelque repos aux Canaries, à gravir le pic de Ténériffe, à dormir mes journées dans la vallée d'Orotava affirmée par Humboldt la plus délicieuse de la terre. Et me voici pris dans l'aventure d'un voyage compliqué, non exempt, certes, de fatigues et de hasards,

dans une contrée inclémente. Pourquoi ? Que sais-je ! Besoin, quand on est sur une route, de s'enfoncer jusqu'au bout. Besoin d'entrevoir ce pays discuté qui chez nous tourmente les âmes, et revient, en murmure continu, dans nos agitations nationales. Besoin de réaliser des rêves de lointaine itinérance, remontant aux illusions de jeunesse, et de recommencer, une fois avant l'achèvement prochain de la vie, ce qui fut jadis une fuite d'adolescent, perfluant d'espérances, pris de curiosité et de folie vagabonde.

Depuis des heures la couleur des flots, blondissante, annonçait le mélange, à l'azur de l'Atlantique, des grandes eaux terrestres dévalantes, charriant et les limons des lits fluviaux ramifiés à l'infini dans l'immense bassin congolais et les détritrus végétaux décomposés. Cette fois encore ce fut à l'aube que la ligne lointaine des côtes apparut, basse, uniforme, d'un brun grisâtre se transformant peu à peu en verdure engrisailée. Le ciel est couvert, la température fraîche : l'impression et le paysage sont ceux d'une fin de septembre sur nos rivages. Ce n'est qu'à l'entrée dans l'estuaire vaste, désert et majestueux, qu'une tiède touffeur et la solitude, immense, ramènent au sentiment de la région africaine. Puis le

détail des végétations, le dessin des feuillages tropicaux, les grandes ébouriffures des cocotiers mal peignés, les grêles armatures dont le lacis supporte, au-dessus des basses eaux des rives, le fouillis des rameaux et des racines superficielles des palétuviers, achèvent la rectification des regards.

Banana grève de constructions éparses la corne d'un banc de sable, plantée dans l'embouchure du fleuve comme une canine dans une mâchoire. A l'extrême pointe, première chose, lugubre, que distingue l'arrivant et sur laquelle inévitablement il interroge, sans songer à l'émoi que fera sauter en lui la réponse, un cimetière! Là gisent, sous des croix, sous des pierres oubliées, des Hollandais, des Portugais dévorés par le Minotaure des fièvres, tous disparus avant l'heure normale de la vieillesse. Au milieu de beaux cocotiers, notamment ceux de cette avenue classique que la photographie complaisante aime à reproduire comme une attirance pour ceux que travaille le désir d'émigrer, s'élève, au-dessus d'une superstructure de piliers ou de pilotis, semblables à ceux des cités lacustres, les maisons en bois, à toiture de feutre, très blanches, badigeonnées de lait de chaux, visibles de loin et paisibles quand on

arrive du large. Elles sont entre deux rivages : l'Atlantique qui déferle avec les grâces lourdes et ronflantes des vagues sur les plages de sable, se frangeant d'une écume épaisse, savonneuse, verdâtre, et la crique charmante, tranquille, enverdurée où s'est arrêté le steamer sur un bas-fond que son excessif tirant d'eau lui a fait toucher. Des jardins sablonneux où les cocotiers, en multitude, dressent, sur les chandeliers gris de leurs troncs annelés, la touffe des palmes et le conglomérat citron de leurs fruits. Des lagunes marécageuses essaient de jouer à l'étang dans ces petits parcs arides ; sur leurs bords de vase noirâtre, où, inextricables, s'enchevêtrent les palétuviers, de petits poissons grimpeurs sautent, et manœuvrant de larges nageoires, moignons de pattes, se hissent, agiles et bizarres. Quelques ponts rustiques à claire-voie. Un aspect général rudimentaire et commercial, monotone, d'une relative séduction. Rien du décor idyllique de Sierra-Leone et de Bathurst. D'affreuses et puantes « chim'beks », tanières en bambou des nègres natifs, aides soumis des factoriens qui ont là leurs établissements de concentration et d'échange, mettent une note de misère en cet ensemble mélancolique, silencieux et résigné.

Mais, dans l'alentour, se développent les beautés harmonieuses de l'entrée célèbre du fleuve. Des îles verdoyantes la peuplent d'un archipel reposé. Les perspectives indéfinies de ses eaux ouvrent partout les méandres de leur dédale attirant. Une majesté sereine orchestre des tonalités douces d'aquarelle aux teintes plates. A l'arrière-plan, des collines d'ocre jaune bornent l'horizon d'une plinthe en ligne droite sur laquelle pose la retombée du ciel. Pas un bruit, — si ce n'est à bord où notre chargement humain pullulant, odorant et simiesque continue les rumeurs des futilités de son existence sauvage, de gros cure-dents en baguettes à toutes les bouches pour y faire un travail ininterrompu de nettoyage et de polissage des mâchoires carnassières éblouissantes de blancheur,

Mais sur le rivage, rien ! Tantôt, quand est arrivé le vapeur à la coque gigantesque, soufflant la stridence de ses signaux et les appuyant d'un coup de canon évaporant le son en fumée, c'est à peine si quelques nonchalantes créatures ont tourné vers la rade leurs placides et indifférents visages. L'étonnement pour les merveilles de la civilisation des blancs semble un sentiment presque inaccessible à ces cervelles dures, incapables de con-

cevoir l'effort millénaire et les étapes innombrables qui furent nécessaires pour passer des ignobles pirogues à pagaies, creusées dans un tronçon d'arbre, pareilles à de vieilles galoches en caoutchouc éculées, qui circulent autour de nous avec leur équipe de chimpanzés, et le prodige d'un transatlantique. Et cette pensée s'impose de nouveau : l'illusion ridicule de ceux qui espèrent leur faire accomplir par l'éducation le chemin historique, cruel et immense, que notre race a parcouru au milieu des enthousiasmes et des souffrances.

Il a fallu alléger. C'est la saison sèche, la saison des basses eaux. Jamais, assurent les pilotes, le *Léopoldville*, chargé jusqu'aux barrots du pont, ne passera, avec sa flottaison, les bancs de Matéba. Et tout l'après-midi, et toute la nuit, au milieu du vacarme et d'un gaspillage inouï d'efforts, les kroo-boys ont sorti des écoutilles de l'avant des dames-jeannes et les énormes barils remplis de rhum de traite à quarante centimes le litre, les sacs de sel, le charbon en briquettes. Le soir, du haut de la dunette, à la clarté des papillons électriques allumés à bord, je regarde l'étrange et saisissant spectacle de cette cohue se démenant au milieu des Sénégalais dormant, innombrables,

dans les linceuls gris de leurs haillons, rangés ainsi que des cadavres de mineurs retirés de la fosse après un coup de grisou. Les rayons et les ombres les tachent fantastiquement. Ceux qui rêvent remuent lentement sous l'étoffe comme des blessés revenant à la vie. Au-dessus le navire dresse les grandes antennes mouvantes des grues de déchargement. Les ballots balancés passent en projectiles de catapultes. Les poulies grincent, les engrenages des treuils rapidement dévidés criquètent, les faces de noirs semblent des trous ouverts sur les ténèbres. Inoubliable mise en scène d'agitation et de sommeil, de silence et de tapage, de sombreur et d'éclat, d'Europe et d'Afrique.

La marée haute du lendemain matin nous renfloue. En route pour Boma, la capitale de l'Etat naissant : environ la distance d'Anvers à Flessingue. Le navire est resté bien lourd ; passerons-nous ?

Mes yeux et mes pensées sont tout au paysage. Le fleuve a la planitude et la teinte du verre mat, car ses eaux sales que l'hélice baratte en lessive châtaine reflètent un ciel nuageux qui les emperle et les engrise merveilleusement là où rien ne trouble leur immense étalement. On dirait un beau lac

savamment échanuré entre des rives empanachées de splendeurs silvestres. Partout des presqu'îles et des golfes, des contours mollement arrondis, une verdure continue et opulente, sans une tache d'aridité, sans un crevé de déboisement. Les arbres ne sont pas hauts, ils n'ont pas la beauté sévère de nos wagnériennes forêts de hêtres; mais l'étrangeté, pour nos yeux, des végétations équatoriales! Quand nous serrons la rive, les palmiers foisonnants baignent dans les eaux les gerbes de leurs feuilles. Et ces plantes de serre, ici prodiguées, augmentent l'impression d'un gigantesque domaine royal aménagé pour la joie des regards. Tout pourtant a l'apparence d'une peinture de décor, procédant, par larges lampées plates, sans l'infinie variété des nuances, incomparable séduction des coloris du Nord.

Cela dure des lieues! Ce péristyle du Congo est admirable de majesté pacifique. C'est ici, pourtant, qu'encore au cours de ce siècle, venaient mouiller les négriers et qu'ils embarquaient leur infernal chargement vivant de « Bois d'ébène ». C'est ici qu'on s'approvisionnait de chair humaine pour le Moloch de l'esclavage. Oui, parmi ces beautés; oui, parmi cette paix!

Mais les magnificences reposantes de cette

oasis fluviale prennent fin. A notre gauche commence l'île de Matéba avec ses milliers d'hectares de pâturage où se font les essais d'élevage du bétail. La forêt riveraine n'orne plus le paysage. Des rives basses, de sable, sur lesquelles, avec les jumelles, on découvre, çà et là, en masse difforme et imbriquée, un crocodile. Des plaines buissonneuses bornées, très loin, par des collines à surface indistincte. De nouveau des rappels, dans les grandes lignes, de paysages européens. Ah ! combien vraiment la surface terrestre se répète, et combien les mêmes éléments se retrouvent, concentrés chez nous en espaces restreints, ici délayés en espaces énormes !

Nous approchons des fameux bancs où, avant nous, plus d'un navire s'est échoué, si près, pourtant, de sa destination. Mais le sort aime les dérangements de la dernière heure. Un pilote, tout de blanc habillé, rébarbatif et très bien rasé, important d'allures et disant, de la tête aux pieds, de ses bottines irréprochables à la visière démesurée de sa casquette à quadruple galon d'or : « Je suis sûr de mon affaire ! » arpente la passerelle avec l'autorité d'un Nelson et nous donne confiance. Ah ! bien oui ! un choc à culbuter toute la vaisselle du bord, un long frottement doux mais angois-

sant qui fait passer par les semelles jusqu'au cœur un singulier émoi, les mâts qui vibrent comme des cordes de violon, et nous voici en plein sur un bas-fond, mais là bien en plein, avec l'avant qui a remonté d'au moins deux pieds et le steamer qui donne de la bande sur tribord ! Stupeur, effroi, colloques, courreries. Il paraît que c'est un banc qui, réglementairement, ne devait pas se trouver là ! Coquin de banc, va !

Avec frénésie, l'hélice fait machine arrière. Nous ne bougeons pas. Ah ! que nous sommes bien encastrés ! Mais sans découragement, avec l'entêtement des résolutions fondées sur l'espoir dans le hasard, l'hélice fait machine en arrière ! Obstinement, bêtement, l'hélice fait machine en arrière ! Et, en effet, après des heures et des heures, la nuit venue, voici, on ne sait pourquoi, que, tout à coup, le steamer bouge, bouge, bouge, se dégage, flotte. Hurrah ! Il pouvait rester ici huit jours, quinze jours, toujours ! Car vite, vite, ces lourdes masses descendent dans les sables, sont prises, bloquées, cernées, résorbées, ainsi qu'un cavalier dans une tourbière. Hurrah ! Nous sommes en pleine eau !

Le grand banc de Matéba nous barre quand même la route. Et devant la frange sournoise

dont il moire les eaux du fleuve, nous mouillons. L'allègement de Banana a été insuffisant. Il faudra plus amplement dégarnir les cales. Et Boma qui est là-bas, pas bien loin, dont on nous aperçoit, apparemment, avec le télescope!

Une nuit dans le calme de cet ancrage. Des brûleries de grandes herbes mettent en dix endroits de l'horizon bas qui nous encercle des lueurs d'incendie. Pourquoi ces dévastations? Pour fertiliser la terre par des cendrées? pour détruire les moustiques? pour chasser les serpents? pour traquer les antilopes? pour faire la plaine libre aux voyageurs? pour honorer Zambi le Grand Esprit? pour imiter les ancêtres? pour produire des nuages de pluies? pour découvrir l'approche de l'ennemi? pour empêcher la putréfaction végétale à la saison humide? Choisissez, devinez, démêlez : comme pour tout ici, des explications multiples, contradictoires, baroques, raisonnables, ridicules, admissibles, inadmissibles. On ne sait pas! On ne sait jamais!

Le lendemain, au jour pointant. A gauche de notre navire, élongé au cours descendant du fleuve, un vaste paysage plat, marécageux, embruni de végétations courtes : suis-je aux environs campinois de Genck? Ces collines

cravatant l'horizon sont-elles la dorsale limbourgeoise? Cette chaleur solaire, non cuisante mais lourde, est-elle celle d'un midi orageux d'août en Belgique?

Voici un steamer de rivière qui approche. Branle-bas! La moitié de nos passagers veut nous quitter, pris de l'impatience de l'arrivée, et monter à Boma. Eh bien! embarquez-vous! Et ils s'embarquent dans un tohu-bohu de bagages amenés, traînés des cabines et des cales. Ah! le besoin de lâcher la mer pour la terre, pour le vieux plancher immobile et sans bastingage!

Des vides, donc. Des tables dépareillées. Des coins tout à coup déserts. Tels des hiatus dans la denture. Et voici que nos nègres deviennent plus entreprenants, plus insolents. La moitié de notre garnison de blancs n'a-t-elle pas déménagé? Ils envahissent de plus près ce qui nous restait du pont. Ils viennent sous nos nez épancher leur parfum de denrées coloniales avariées, éplucher leurs vermines variées, étaler les maladies cutanées qui font ressembler plusieurs d'entre eux aux vieux murs rongés de salpêtre. Et leurs tumultueuses palabres se meuvent avec plus d'impudence : tantôt il y eut une gesticulation furibonde, les mains ont giflé les bouches maflues

et les poings ont martelé les tignasses laineuses avec un entrain qui a mis des saignées de pavots écarlates et d'œillets rouges sur ces crânes de dogues et ces faces de mandrilles. Un missionnaire anglais est intervenu au nom du Dieu de paix et de miséricorde : on l'a saboulé ! Il a fallu se battre pour mettre aux fers « les meneurs ». Décidément, il est temps de déguerpir !

Et comme deux compatriotes installés à l'île de Matéba, là proche, m'offrent de voisiner chez eux, je pars en canot vigoureusement pagayé par six nègres. Ah ! qu'ils font bien travailler leurs palettes, les six nègres ! Quelle cadence appuyée d'un chant monotone de nègre !

Deux jours j'ai reposé là, dans la paix d'une rusticité de soldat au campement. Les repas improvisés, les ratatouilles locales, les cuisines à la diable, paraissant délicieuses. Les bavardages affectueux et osés qui s'épanouissent entre hommes dans les solitudes où l'on savoure tant de choses, où l'on se souvient de tant de choses, de la patrie, des amis, des amies. Puis le sommeil, peuplé de rêves, de désirs, de l'espoir des joies du retour, sur la couchette envirginée et emprisonnée d'une blanche moustiquaire, dans une chambre sans

vitres, tandis qu'au dehors le cliquetis des feuilles de palmier en éventail donne l'illusion d'une pluie qui choit en grosses gouttes plates. Le déjeuner, au réveil, sous la vérandah, meublée en garçonnière négligée, garnie de persiennes en roseaux filtrant un courant d'air. Le départ pour visiter un troupeau de mille bêtes entassées entre les barrières d'un kraal et qui défilent, au lâcher, dans l'accompagnement de mugissements sans nombre, les veaux nés dans la nuit encore mouillés des eaux de l'amnios maternel, trottinant chancelants dans la horde ; la flânerie vers un village de natifs, éparpillant ses huttes en paillons, déhanchées et sordides, aux environs de baobabs balourds ; vers un cimetière barbare où les tombes récentes, nombreuses, tumulant un champ mal tenu de manioc, sont ornées de bouteilles vides d'Ale, de Spontin, de Champagne, de pickles, d'assiettes cassées ; la promenade par les sinuosités d'un sentier où moucheronnent en bande les bengalis, fusant comme une volée de gros plombs ; un sentier se débobinant à travers une bruyère parsemée de pins sylvestres, non, à travers une savane parsemée de cocotiers ; mais combien l'illusion est poignante ! Ah ! ces reminiscences opiniâtres, et ces ressemblances avec la patrie ;

la patrie! plus douce pourtant, et plus belle, et plus harmonieuse, oui plus belle malgré toutes les fanfaronnades et les illusions gascottes des voyageurs.

La chaleur est dure, dure! Un commensal, un Hollandais, a dû nous quitter le matin, pris brusquement de fièvre violente : et pourtant c'est ce qu'on nomme « un vieux Congolais », il a six ans d'Afrique. Climat sournois, climat aux imprévues perfidies.

Des coups de sirène rauques et répétés sur le fleuve pendant que, nonchalants, nous reposons en pleine moiteur de serre. Un petit vapeur qui se démène et qui s'amène. Qu'est-ce? On a appris à Boma qu'il y avait un Sénateur en détresse et on envoie le sauveter. Décidément ça sert à quelque chose d'être père conscrit, ne fût-ce qu'à rompre le bonheur de se croire à mille lieues des puérités sociales! Soit! embarquons et filons. Filons, filons, filons! vers la coloniale capitale, vers Boma, vers Bruxelles-en-Congolie!

A grande vitesse nous longeons la rive à peine émergente où grimpent, largement piétinés, les chemins de montée formés par les hippopotames quand ils cheminent vers leurs pâturages nocturnes. Encore une fois rien d'exotique, sauf cette indication d'une

animalité invisible. C'est le bas Escaut, c'est le bas Danube, c'est n'importe quel fleuve européen coulant parmi les ensablements de son embouchure. Dans les lointaines transparences d'une atmosphère de cristal sont délinéées les hauteurs rocheuses à travers lesquelles, aux âges fabuleux, s'est frayé un passage ce Congo fameux que les Portugais nomment plus euphoniement Zaïre. Sur l'une d'elles, en signal, un monolithe pareil au clocher d'une église de village.

Au crépuscule prenant, apparaissent, en blocs blancs parsemés sur le rivage et sur la pente, les constructions de la ville naissante. Nous abordons dans l'obscurité tropicale brusquement tombée comme un rideau.

Rien, ce premier soir, qu'une installation sommaire. Un hôtel choisi, puis remplacé par un autre à raison de détails par trop inconfortables. Des tâtonnements dans la nuit. L'impression trompeuse, invariablement grandiose, des choses entrevues pour la première fois parmi la magie des ténèbres. La prise de possession, dans un vaste bâtiment tout entier en tôle à panneaux repoussés, d'une chambre spacieuse dont le plafond pose sur des éponilles de navire. Quand, les fenêtres closes, je me suis étendu sur le lit rudimentaire,

croisent, d'un vol mou et agile, des chauves-souris; elles m'éventent en happant les moustiques qui susurrent dans le nimbe tiède du visage. Entre les parois creuses, les cloisons à double fond des murs métalliques, des rats déboulent et sautent pour des palabres énigmatiques.

Durant trois jours, sous la direction de fonctionnaires éminemment aimables pour le singulier législateur qui a choisi le Congo comme villégiature de vacances, je visite « les curiosités »; on me fait accomplir « le tour du propriétaire ». Tout l'administratif m'est exhibé et expliqué avec une courtoisie charmante. Mais pour l'instant je ne veux fixer que mes impressions d'artiste, ce qui fut la fleur et l'ornement de cette aventure où, pourtant, l'homme d'étude ne fut jamais absent sous les sensations pittoresques. Je revierdrai à cette part des pensées remuées en moi durant ces trois mois de concentration obstinée et violente sur un sujet unique, en plein dans l'ambiance où il se déroule, en compagnie d'âmes incessamment occupées de lui, épanchant, sans interruption, ce qui fermente en elles pour l'édification de qui sait les écouter et synthétiser leurs perfluences.

Boma a de la grâce, mais une grâce gauche

d'adolescente. Les insuffisances des choses en formation et les négligences de ce qui n'a pu encore s'harmoniser. Une ville de garçons! Un débraillé, non sans l'élégance officielle faite d'uniformes et de raideur. Les agents de l'Etat, tout de blanc vêtus, émaillent les perspectives et renforcent le bronze, aux tons sourds et tristes, des moricauds. La femme européenne manque, ou à peu près, et avec elle l'ordonnance propre, et la réserve, et la galanterie. La verdure, les arbres, les ombrages, les fleurs ont l'aspect embryonnaire et miséreux des plantations récentes; ils n'étoffent pas les lieux des plantureuses parures végétales de Bathurst et de Sierra-Leone. Il n'y a de vieux que quelques baobabs, en cette saison sans feuillage, courts et lourds comme des éléphants, n'ayant, à leurs rameaux uniformes, d'autre parure que leurs gros fruits veloutés ridicules, suspendus à foison au bout d'un fil comme des rats par la queue. Les maisons quadrangulaires à toits presque plats faisant large auvent sur les véranda's qui les ceinturent, sont espacées la plupart, telles que des villas jalonnant les dunes ou le penchant des coteaux. Un demi-cercle de collines rocheuses arides, revêtues de la courte toison en brosse d'une herbe en

ce moment brûlée, pose ses deux extrémités sur le fleuve et entoure cette agglomération capricieuse. La nappe d'eau, vaste autant qu'un lac, fait à l'ensemble un parvis magnifique où rien ne gêne la vue pour la merveille des couchants, brève ici et rare. Certes, on voudrait un site moins destitué de la beauté des bois et du charme des environs idylliques et ombreux de nos villes; mais le paysage a la grandeur sévère des monts dont la ligne ample et sinueuse garde la beauté d'un style débarrassé de tout accessoire, et que l'on contemple en redoutant d'en parcourir le monotone et fatigant désert.

